

cinema itsas mendi



urrugne

#139

27.03.24>16.04.24

cinema-itsasmendi.org



A partir du 3 avril

Le Vieil homme et l'enfant

Ninna Pálmadóttir

Islande / 2023 / 1h15 / VOST Avec Þhröstur Leó Gunnarsson, Hermann Samúelsson, Anna Gunnðís Guðmundsdóttir, Hjörtur Jóhann Jónsson...

Ne vous fiez pas au titre français, écrasant, aussi chargé en références dans notre imaginaire collectif qu'une notice wikipedia : ce petit bijou de subtilité islandaise qu'est *Le Vieil homme et l'enfant*, tendre, inventif, n'est ni un remake du (très beau) film de Claude Berri, ni l'une de ses innombrables déclinaisons plus ou moins heureuses avec quoi le cinéma, nous abreuve de bons sentiments transgénérationnels. *La Solitude* du titre original n'a pas la noirceur qu'on pourrait croire. Elle contient toute la mélancolie d'un standard de Duke Ellington et colle parfaitement à la situation du vieil agriculteur déraciné, transplanté à son corps défendant dans un appart de la banlieue anonyme de Reykjavik, comme à celle de son petit voisin « d'en face », gamin livré à lui-même au sein d'une famille qui se délite. Elle dit aussi tout de l'incommunicabilité en milieu urbain qui, malgré la densité démographique, n'a rien à envier aux étendues battues par les vents de la rude campagne islandaise. Deux solitudes et, mieux que la rédemption d'un pépé grincheux par la magie de l'innocence enfantine, un timide rayon d'humanité qui vient percer la grisaille du quotidien. La possibilité d'une rencontre, si la vie moderne, corsetée dans des conventions sociales égoïstes, veut bien la laisser advenir. Le vieil homme c'est Gunnar.

L'enfant s'appelle Ari, 10 ans, navigue entre un père et une mère en instance de divorce et se fait trois sous sur son temps libre en distribuant des journaux. L'un a l'humanité rugueuse du rural qui a l'habitude d'aller à l'essentiel. La curiosité et l'ingénuité de l'autre, apanages de son jeune âge, commencent à se cogner aux réalités du monde des grands. Simple et pragmatique, Gunnar vient spontanément en aide à qui en a besoin. Il peut aussi bien ouvrir sa porte à un gamin esseulé laissé sous la pluie, qu'abandonner un reliquat de sa relative fortune pour aider une association d'aide aux migrants.

D'un réalisme et d'une simplicité extrême qui fait la part belle aux non-dits, à la complicité silencieuse entre les deux solitaires, la mise en scène de Ninna Pálmadóttir distille avec douceur sa poésie tout au long du film. Rien d'appuyé ou de chargé pour autant, ni dans les moments de grâce, ni lorsque le drame affleure. Ni même quand nos deux héros sont rattrapés par une réalité et d'effroyables trauilles modernes qui les dépassent, et qui les laisseraient comme en suspens... on n'en dit pas plus. Maligne, la réalisatrice clôt son film par une belle pirouette qui ouvre une fenêtre teintée d'optimisme sur d'autres possibles. Il suffit de vouloir. *D'après Utopia*



A partir du 27 mars

Comme un fils

Nicolas Boukhrief

France / 2024 / 1h42 Avec Vincent Lindon, Stefan Virgil Stoica, Karole Rocher, Sorin Mihai, ...

Comme un fils, comme un père, comme un air de famille qui s'ébauche à partir de pas grand-chose. Qui cherche des chemins détournés pour se construire, pour dépasser les préjugés, pour laisser éclore quelque chose qui ressemble à de la tendresse. Mettons trois fois rien. D'abord Jacques, un prof de français en déshérence professionnelle. Fatigué, vidé, devenu ce « vieux rien » depuis que sa vocation l'a soudainement déserté, et qu'il a, lui, déserté l'Éducation Nationale après une altercation avec des élèves. Il y a aussi ce « petit rien », rom d'à peine quatorze ans nommé Victor. Gamin tout droit venu de Roumanie, qui grandit à l'école de la rue, de la débrouille, de la petite délinquance, et va de squat en camp, au gré des tribulations de son ersatz de famille. Et enfin, « rien » ou presque, c'est ce qui emplit la vie de Jacques à ce moment précis : veuf, il occupe une petite maison beaucoup trop grande pour lui depuis que sa fille a pris son envol. Sans cours à préparer, sans copies à corriger, il procrastine comme un fou pour mettre sa baraque en vente, sent s'effiloche sa passion de collectionneur de livres anciens, et s'il s'efforce de conserver une vie sociale avec ses anciens collègues. Tant de vacuité, de disponibilité, c'est ce qui permet la rencontre entre Victor et Jacques. Le petit voyou décide un soir de faire la caisse de la supérette où l'ex-prof est venu faire trois courses.

Le larcin mal engagé tourne court et le gamin, maîtrisé par Jacques, se retrouve entre les mains des policiers. Et évidemment, à peine ressorti du commissariat, il n'a rien de plus pressé que de fracturer la porte de celui qui l'a livré aux flics pour s'offrir une petite vengeance et le dépouiller...

Avec beaucoup de pudeur et de tendresse, *Comme un fils* raconte un lent apprivoisement. Celui de l'enfant perdu, insaisissable mauvaise graine qui ne cherche au fond rien d'autre que l'attention de l'adulte qui lui permettrait de s'extirper de la misère endémique à laquelle il se croit condamné. Victor, formidable Stefan Virgil Stoica, trébuchant avec lui tous les préjugés qui enferment les Roms à l'extérieur de la société. Et comment Jacques, qui n'a au fond jamais renié ses idéaux de prof malgré sa douloureuse séparation d'avec l'institution, retrouve au contact de ce chaton écorché le goût du don de soi auprès des autres. Avec tous ces petits riens imbriqués ensemble, le film condamne avec force un racisme encore trop sous-estimé et, à travers le personnage de prof incarné par Vincent Lindon, rend hommage, avec beaucoup d'humilité, à une certaine idée de l'engagement qui va de pair avec la vocation d'enseigner. *D'après Utopia*



A partir du 27 mars

O Corno, une histoire de femmes

Jaione Camborda

Espagne - Portugal / 2023 / 1h45 / VOST Avec Janet Novas, Siobhan Fernandes, Carla Rivas, Daniela Hernan Marchan... **Grand prix – Festival de San Sebastian 2023.**

Grand gagnant de la Concha de Oro au festival de San Sebastian en septembre 2023, *O Corno* de Jaione Camborda, consacre une fois de plus deux aspects importants de la création cinématographique. Tout d'abord, il marque la première victoire d'une femme dans cette compétition prestigieuse, dans la lignée des prix reçus à Venise par Laura Poitras et à Cannes par Justine Triet cette même année. Ces réalisatrices émergentes, inscrivent toutes leurs noms dans des palmarès qui n'ont très longtemps été que des scènes exclusivement masculines – il faut penser que Justine Triet n'est que la troisième femme réalisatrice à recevoir le prix cannois. Au-delà de cet aspect international, il est notable que l'Espagne, dans la diversité de ses composantes régionales, produise autant d'œuvres passionnantes, que ce soit avec Carla Simon, Estibaliz Urresola Slaguren, ou Jaione Camborda.

C'est au crépuscule du régime franquiste que s'inscrit l'histoire d'*O Corno*, dont le sous-titre français, « Une histoire de femmes », souligne que le sujet s'inscrit encore plus fermement dans une problématique, la maternité, qui a lourdement pesé sur la vie de générations de femmes empêchées dans le contrôle de leur propre corps. La première scène du film donne le ton

d'une démonstration absolument époustouflante, la réalisatrice montre un accouchement, long, douloureux, le regard fixé sur une femme en souffrance. Le souffle, la tension extrême du corps, c'est tout le film qui se tend en même temps que cette future mère qui doit délivrer son enfant pour se délivrer elle-même de cette douleur. Avec cette introduction, c'est tout un programme qui est déjà à l'écran, celui de la difficulté de gérer cet événement dans un pays où l'on subit la natalité plutôt qu'on la choisit.

Le film tourne autour d'une très belle idée, celle de la solidarité entre femmes, et plus largement d'une sororité qui repousse les frontières, tout en refusant le jugement. L'autrice refuse de montrer l'autorité du père ou de la police, elle ne regarde que ces femmes en lutte. Elle fait de son film une déclaration d'amour à celles qui se sont battues contre des lois scélérates, mais aussi contre des situations de pauvreté qui les touchaient en premier lieu.

D'après Le Bleu du miroir



Dune, deuxième partie

Denis Villeneuve

USA / 2023 / 2h46 / VOST

Avec Timothée Chalamet, Zendaya, Rebecca Ferguson, ...

Dans DUNE : DEUXIÈME PARTIE, Paul Atreides s'unit à Chani et aux Fremen pour mener la révolte contre ceux qui ont anéanti sa famille. Hanté par de sombres prémonitions, il se trouve confronté au plus grand des dilemmes : choisir entre l'amour de sa vie et le destin de l'univers.

SOIREE SURPRISE

Chaque mois et ce à partir du 8 avril, vous pourrez assister à l'avant-première d'un film surprise. Vous ne découvrirez le titre du film qu'une fois la lumière éteinte. Et pour que l'expérience soit totale, nous serons accompagnés de la belle équipe de l'auberge Arotzenia. Salda Badago !



Inchallah un fils

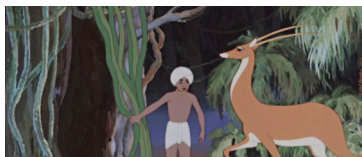
Amjad Al Rasheed

Jordanie / 2023 / 1h53 / VOST

Avec Mouna Hawa, Seleena Rababah, Haitham Omari, ...

Coup de maître que ce premier film déjà primé dans huit festivals différents ! Mouna Hawa, qui interprète le rôle principal, sacrée meilleure actrice à quatre reprises ! Il est indéniable qu'elle crève l'écran dans le rôle de Nawal, jeune veuve aux abois prise dans une descente aux enfers vertigineuse dans un pays où « perdre son homme » est pour certaines synonyme de « perdre sa vie », en tout cas beaucoup de droits. N'en déplaise à la Grande Simone, parfois naïtre femme ne permet pas de devenir quoi que ce soit, sinon le pion d'un jeu dont on ne maîtrise pas grand-chose. « Naître libre et égaux en droits » ne représente pas la même réalité quand on apprend à marcher sur les trottoirs parisiens ou sur ceux de la capitale surpeuplée de la Jordanie : à Amman, les filles, dès leurs premiers pas, savent qu'elles ne seront jamais considérées comme les égales de leurs collègues mâles. *D'après Utopia*

Ciné-Ttiki



L'Antilope d'or, la renarde et le lièvre

Lev Atamanov, Yuri Norstein

URSS / 43mins Dès 3 ans

Après le succès du *Petit hérisson*, un nouveau programme somptueux et envoûtant en papier découpé et dessin animé. De la taïga à la jungle, deux magnifiques incarnations de la force de l'amitié face à l'adversité à savourer.



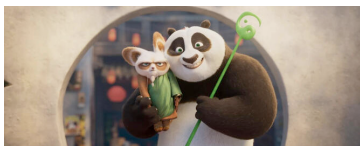
Non-non dans l'espace

Wassim Boutaleb Joutei

France - Belgique / 52mins Dès 3 ans

Cinq ans après *La Grande aventure de Non-Non*, on se réjouit de retrouver, pour deux aventures pleines de surprises et de tendresse, Non-Non l'ornithorynque et sa bande de potes aussi inséparables que solidaires, j'ai nommé Magaïveur le mini-crabe, Bio le lapineau, Grocroc le petit ours, Zoubi la grenouillette et Grouillette la tortue à roulettes.

CINE-GÔTER ET ATELIER LE 16 AVRIL A 16:20



Kung Fu Panda 4

Jonathan Aibel, Glenn Berger

USA / 1h34 / VF Dès 6 ans

Depuis sa première apparition, en 2008, la bête bedonnante à poils noir et blanc ne s'était jamais autant fait attendre. Pensez donc ! Huit ans qu'on ne l'avait pas vue. Et voilà qu'elle revient, justifiant et donnant soudain raison à cette longue absence. Car notre fameux Panda, maître incongru, au vu de son embonpoint, de kung-fu, réapparaît sur nos écrans dans une forme que l'on pourrait, en ces temps, qualifier d'olympique. C'est que, dans ce quatrième opus, il a fort à faire, l'ennemi à combattre étant, cette fois, une caméléone susceptible de prendre à tout moment la forme des pires créatures croisées dans les précédents épisodes. L'alibi rêvé pour remettre l'action au centre du film. Courses-poursuites menées à tout berzingue, affrontements épiques, scènes de kung-fu aériennes... rythment cette quatrième mouture, sans toutefois accaparer toute l'histoire.



A partir du 3 avril

Il reste encore demain

Paola Cortellesi

Italie / 2023 / 1h58 / VOST Avec Paola Cortellesi, Valerio Mastandrea, Romana Maggiora Vergano, ...

Parler du présent au passé, filmer le passé au présent, parvenir à nous faire rire et signer un grand, très grand film de cinéma, impeccable à tous points de vue, qui éclaire l'absurdité d'une société érigée sur l'autel de l'esclavage domestique et des violences masculines. À l'égard des femmes et des enfants, d'abord, mais d'eux-mêmes aussi. Pour son premier long-métrage en tant que réalisatrice, la comédienne et scénariste Paola Cortellesi n'y va pas de main morte.

Livré dans un noir et blanc digne des plus belles heures du cinéma néoréaliste italien, *Il reste encore demain* est une comédie dramatique à l'humour glaçant et jubilatoire. Nous sommes en 1946, à la sortie de la guerre et à la veille de l'accès au droit de vote des Italiennes. Dans un petit village où tout se sait et rien ne se tait, Delia (interprétée par la réalisatrice) manœuvre tant bien que mal entre un mari violent, des enfants méprisants, et le poids des traditions. En deux heures, qui pourraient sembler une éternité, mais sidèrent autant qu'une gifle monumentale balancée chaque matin au réveil, le film décortique les mille et une violences de tout un système sociétal, avec autant de délicatesse que d'intelligence, et sans jamais glisser dans le pathos. Pour dérouler son récit, Paola Cortellesi s'appuie sur une mise en scène aussi dissonante que sensible, et déploie une surprise après l'autre, sans la

moindre fausse note. S'il semble, de prime abord, situé aux antipodes de *Barbie* de Greta Gerwig, *Il reste encore demain* en est pourtant le pendant absolu. Véritable phénomène social en Italie, avec cinq millions d'entrées, proposant d'aborder un sujet critique dans un contexte décalé, il a agité les consciences et provoqué une petite révolution. Faire rire de ce qui est grave, plonger au cœur d'un mécanisme bien huilé, recréer un microcosme aux enjeux universels : dès son générique, au fil d'un plan-séquence époustouflant sur fond de Jon Spencer Blues explosion, la réalisatrice pose un regard unique et tendu par un sous-texte permanent d'une immense richesse.

Il y aurait des kilomètres d'analyse à dérouler pour faire le tour du tour de force que représente ce film, tant sur la forme que sur le fond. À mesure que l'étau se resserre autour de Delia, des séquences quasi surréalistes mettent en exergue l'absurdité romanesque qui nourrit l'inconscient collectif, les illusions et les mensonges qui nous font tenir debout, et l'archaïsme du sexisme qui traverse des classes sociales et les générations. *Il reste encore demain* fait entrer la lumière et éclaire l'espace public et privé, dominé par les hommes en toute impunité, la folie, l'inconscience, la peur, la contrainte du quotidien, et l'espoir d'un lendemain qui chante. *Bande à part*



A partir du 27 mars

Scandaleusement vôtre

Thea Sharrock

GB / 2023 / 1h42 / VOST Avec Olivia Colman, Jessie Buckley, Anjana Vasani, Gemma Jones, ...

Dans les années 1920, Edith Swan, la quarantaine, vit encore avec ses parents. Femme très pieuse et sans histoire, elle est victime de lettres anonymes obscènes ou elle se fait insulter copieusement. Rose, sa voisine peu fréquentable, devient alors suspect numéro 1...

Inspiré d'une histoire vraie, *Scandaleusement vôtre* relate les tribulations d'une petite ville balnéaire anglaise ébranlée par un flot de lettres anonymes insultant l'une des femmes les plus respectables du comté. Dans ce microcosme étriqué par une morale bien-pensante, ces messieurs de la police comptent bien régler rapidement cette histoire de « bonne femme » effarouchée en condamnant illico la veuve étrangère, qui parle comme un charretier, aime passer ses soirées au pub et vit seule avec sa fille... et un homme. Malheureusement pour eux, la toute jeune recrue Gladys Moss compte bien faire son travail, en menant l'enquête dans leur dos.

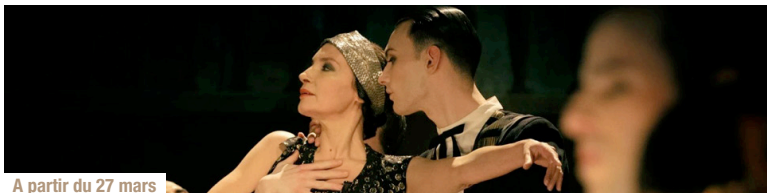
Ainsi s'installe cette comédie dramatique qui ne se contente pas d'être un bon polar au coupable inattendu. En effet, l'essentiel du film s'attache surtout à dénoncer, non sans humour, la propension des hommes à imposer leur domination sur la gente féminine.

Edith, Rose... ont à présent le droit de vote (merci les Suffragettes), elles ont fait tourner le pays quand les hommes étaient au front, mais les notables du village les considèrent encore comme des idiots. Grand mal leur fasse !

Bien écrite et parfaitement rythmée, cette brillante insurrection féminine est portée par un casting cinq étoiles avec, en tête d'affiche, une Olivia Colman au sommet de son art. Filmée très souvent en plan serré, elle incarne avec un naturel confondant toute la détresse d'Edith, sacrifiée par ses parents pour veiller sur eux jusqu'à leur mort. Une vie morne, submergée soudain par un déluge d'insultes aussi cruelles... que comique. Traiter quelqu'un de « fesses de singe » est visiblement très répandu outre-manche.

Ainsi, outre ses nombreuses qualités, *Scandaleusement vôtre* est aussi une très bonne occasion de perfectionner son anglais !

D'après Abus de Ciné



A partir du 27 mars

Bolero

Anne Fontaine

France / 2024 / 2h avec Raphaël Personnaz, Doria Tillier, Jeanne Balibar, Emmanuelle Devos, Vincent Perez, Anne Alvaro, Sophie Guillemin, ...

Après *Chanel*, Anne Fontaine s'intéresse au destin d'un autre nom marquant du XXe siècle et réalise une œuvre magistrale tant sur le plan musical que pictural.

Au prétexte de décrire la genèse d'une des œuvres musicales dont le succès n'a fait que s'amplifier depuis 1928, année de sa création, c'est le portrait attachant d'un artiste, emberlificoté dans les mailles d'une nostalgie assumée et la recherche d'un bonheur inaccessible qui nous est proposé. Pour ce faire, la réalisatrice adopte dans un premier temps une cadence modérée que certains jugeront peut-être trop lente mais qui s'avère pourtant essentielle pour s'imprégner sans à coup des méandres d'amours difficiles, des circonvolutions de doutes nécessaires au jaillissement créatif de celui qui, corseté dans sa réserve et sa raideur, ne s'exprime jamais aussi bien qu'à travers ses compositions. D'autant que protégé par un aréopage féminin, il n'a aucun mal à se soustraire aux réalités du monde. Les premières images ne laissent aucun doute sur la relation fusionnelle qu'il entretient avec sa mère (Anne Alvaro), une femme douce et cultivée qui jamais ne doutera du talent de son fils. Lorsque son amie, la volcanique Ida Rubinstein, le bouscule dans ses retranchements en soulignant la dimension tacitement érotique de l'œuvre qu'il vient de lui offrir, il a bien besoin du soutien

de Marguerite Long, cette amie lucide et sincère incarnée à merveille par une Emmanuelle Devos toujours juste entre rigueur et humour, et de l'attention de la belle Misia (Doria Tillier), sa muse et sans doute un peu plus, sans oublier la tendresse indéfectible que lui voue sa gouvernante.

Fresque colorée restituant avec minutie et élégance cette époque foisonnante de l'entre-deux guerres, *Boléro* propose une expérience visuelle et auditive d'une harmonie rarement atteinte. Car à la beauté des costumes et décors s'ajoutent les milles variations du *Boléro* et la virtuosité du pianiste Alexandre Tharaud à s'emparer des œuvres de Ravel. Enfin, le tournage dans la véritable maison du compositeur à Montfort-l'Amaury, où l'étroitesse des lieux se fait le miroir de la complexité qui l'entravait, apporte l'ultime touche d'une authenticité déjà largement diffusée grâce à un casting de haute volée. Avoir-Allire.com



A partir du 27 mars

Paternel

Ronan Tronchot

France / 2023 / 1h33 avec Grégory Gadebois, Géraldine Nakache, Lyès Salem, Anton Alluin, Jacques Boudet, Noam Morgensztern, Françoise Lebrun, ...

Dans une petite ville du centre de la France, Simon est un prêtre dévoué à sa paroisse. Au cours d'une messe, Louise, qu'il n'avait pas revue depuis son séminaire, il y a des années, refait surface. Elle lui présente Aloé, enfant de 11 ans, dont il est le père. Cette nouvelle va bouleverser son quotidien : peut-il être un bon prêtre pour ses fidèles, et un bon père pour son enfant ? Simon va tenter de convaincre les plus hautes instances de l'Église que sa vocation est compatible avec l'amour paternel.

Les films qui osent poser des questions taboues dans la communauté ecclésiastique ne sont pas nombreux mais commencent peu à peu à faire leur trou dans le cinéma français. Après *Magnificat* qui abordait le sujet des femmes prêtres dans l'église et pose des questions essentielles sur la place des femmes dans le clergé, *Paternel* raconte l'histoire d'un prêtre qui découvre tardivement sa paternité.

Pour son premier passage derrière la caméra, Ronan Tronchot tisse un drame s'interrogeant avec simplicité et humanité sur le sens de la vocation. Lorsque l'on consacre son existence à aider son prochain, peut-on aspirer à une vie privée ?

Paternel se concentre sur le cheminement intérieur d'un homme de foi.

Accompagné à l'écriture de Ludovic du Clary, Ronan Tronchot tisse un scénario délicat et très honnête qui cherche plus à sonder les relations intimes que poser un débat de société.

Dans un rôle totalement fait pour lui Grégory Gadebois porte le film sur ses larges épaules, réussissant à transmettre la palette d'émotion constrastée qui le traverse. Le toujours excellent Lyès Salem en prêtre maghrébin mais catholique apporte un contrepoids léger bienvenu dans une histoire grave et sérieuse.

D'après Baz'Art



A partir du 3 avril

Los Delincuentes

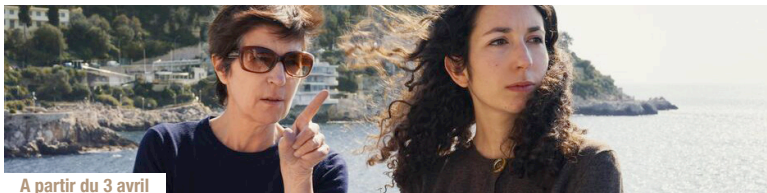
Rodrigo Moreno

Argentine / 2023 / 3h10 / VOST Avec Daniel Elias, Esteban Bigliardi, Margarita Molfino, German De Silva, Laura Paredes, ...

Voilà un film résolument hors normes, tant par sa durée (3h10 mais vous ne les verrez pas passer) que par le croisement des genres qu'il met en œuvre avec brio : tour à tour comédie sociale satirique à l'italienne, polar décalé avec un petit goût Frères Coen, western contemporain au cœur des étendues sauvages argentines... Il se trouve par ailleurs qu'il tombe à point nommé vu le contexte politique en Argentine : alors que, dans un moment de grand égarement, les Argentins ont tout récemment élu un dingo ultralibéral et autoritaire qui ferait passer Trump pour un modéré – un matamore qui adore poser tronçonneuse en main et dont la première mesure a été de supprimer le ministère de la culture –, ce formidable *Los Delincuentes* ressemble fort à un bras d'honneur, un camouflet caustique et subversif au pouvoir néo-con (voire très con) en place.

Car les héros du film sont décidément, malgré les apparences, de très mauvais citoyens à l'aune de la Nouvelle Argentine de Javier Milei. Moran et Roman (le réalisateur aime bien les anagrammes puisque nos deux amis rencontreront plus tard Morna et Ramon) sont d'honnêtes employés de banque quadragénaires, discrets qui font leur travail avec une rigueur et une régularité d'horloger, qui sont du genre à réfléchir dès 11h au choix

de leur sandwich du midi et à l'envisager comme principale perspective réjouissante de la journée, et dont la vie sociale se résume à une bière partagée rapidement à la sortie du boulot. Moran est le plus insoupçonnable des employés avec son petit bedon, sa calvitie naissante, sa vie solitaire et pépère. D'ailleurs on lui a confié l'accès au coffre et le transfert des liquidités. Insoupçonnable... sauf qu'un soir il s'arrange pour être seul à la fermeture, et il enfourme sans remords un gros tas de billet dans un sac de voyage ! Non sans avoir donné rendez-vous à son collègue – qui jusqu'au dernier moment n'est au courant de rien – pour lui remettre le sac. Son plan : se constituer prisonnier une fois que Roman aura planqué le sac – dont il pourra soustraire la moitié du contenu pour son usage personnel : Moran a la fauche partageuse – et passer trois ans en prison (avec les remises de peine, ce sera le maximum de sa peine) avant de récupérer sa part du magot. Pour Moran, anarchiste sans le savoir, le calcul est simple : 3 ans de prison pour échapper à 25 ans de salariat donc d'esclavage, c'est de la rigolade ! Il y aura forcément quelques péripéties dans le déroulement des opérations, que vous découvrirez au fil des trois heures savoureuses de la projection... *D'après Utopia*



A partir du 3 avril

Une famille

Christine Angot France / 2023 / 1h21

C'est un geste qui n'a l'air de rien et qui, pourtant, requiert un élan et un courage énormes : le doigt d'une femme fébrile qui appuie sur le bouton d'une sonnette dans l'espoir qu'on lui ouvre la porte. Cette porte est celle de sa belle-mère, la seconde épouse de son père, son violeur, restée close trop longtemps. Ce jour-là, à la faveur d'une tournée littéraire à Strasbourg, où cette femme réside, Christine Angot, escortée par sa cheffe-opératrice Caroline Champetier, est allée la confronter. Il lui faut forcer le passage pour entrer dans cet appartement cossu de la périphérie strasbourgeoise et obtenir un temps d'échange avec celle qui a aimé son père, eu deux enfants avec lui et n'a jamais répondu à ses sollicitations, même après le décès de son mari, en 1999, des suites de la maladie d'Alzheimer. Port altier, voix racée à l'accent germanique, cette femme reçoit la visite inopinée de sa belle-fille comme une agression – Bist du verrückt ?! (Es-tu folle ?!), lui dit-elle, alors que Christine Angot entre en haussant la voix, accompagnée de son équipe légère. C'est une scène d'une violence qui coupe le souffle, non pas parce que l'écrivaine contraint son interlocutrice à dialoguer avec elle, mais par la résistance que celle-ci lui oppose. dans un cadre esthétique, calme et ordonné. Le contraste est saisissant entre l'harmonie visuelle du décor – la propriétaire des lieux s'inscrit parfaitement dans son élégant intérieur, mariant sa tenue aux couleurs de son canapé et du tableau derrière

elle – et la cacophonie de cet échange verbal, où se raconte l'impossibilité d'une reconnaissance des faits et d'une demande de pardon. Et lorsque Christine Angot quitte les lieux, on reste ébranlé par ce qui vient d'être dit, ou plutôt informulé. Au début de cette séquence, alors que la tension dramatique atteint un pic, une archive vidéo s'invite au montage. Christine Angot, visage juvénile, répond à une question de son mari de l'époque, Claude :

– *Pourquoi t'es plus consciente, là ?*

– *Parce que j'ai deux regards en même temps.* La caméra s'inscrit ainsi comme double regard, témoin d'une situation : c'est une précieuse alliée. Tout au long du film, ce statut donne la force à l'écrivaine de poursuivre sa démarche, d'aller confronter sa mère, son ex-mari, et de leur demander pourquoi ils n'ont pas pu s'interposer, lui porter secours et mettre fin à son supplice.

Une famille raconte la solitude abyssale à laquelle l'auteure de *L'Inceste* ou *Pourquoi le Brésil ?* est confrontée depuis son adolescence. Le cinéma vient emboîter le pas de l'écriture pour mettre la lumière sur des zones d'ombre impossibles à tolérer et donner à cette voix plus de portée encore.

Bande à part



A partir du 3 avril

Chroniques de Téhéran

Ali Asgari et Alireza Khatami

Iran / 2023 / 1h17 / VOST avec Bahman Ark, Arghavan Shabani, Servin Zabetiyan, Sadaf Asgari, Faezeh Rad, Hossein Soleymani, Majid Salehi, Farzin Mohaddes...

Immeubles et grues, ciel et terre. Le film s'ouvre sur une vue de Téhéran la nuit. La lumière peu à peu, les bruits de la ville se font entendre. C'est le matin. Le titre apparaît. Face caméra, s'adressant à un personnage qu'on ne voit jamais, chaque personnage nous regarde droit dans les yeux. Et nous place aux côtés, voire dans les chaussures, de leur interlocuteur. Serait-ce nous, complices silencieux, qui demandons ou décrétons ces choses invraisemblables ?

À un père venu déclarer son enfant, le fonctionnaire répond qu'il ne peut pas l'appeler David, qu'il doit choisir un beau nom iranien. À une mère en train d'acheter la tenue réglementaire demandée par l'école pour sa fille de dix ans tandis que celle-ci danse devant le miroir en T-shirt Mickey, la vendeuse tente de fourguer une panoplie complète, couvrante et entravante... À un homme convoqué pour retirer son permis, le préposé pose des questions intrusives, jusqu'à lui demander de se déshabiller et de montrer ses tatouages...

Ce sont neuf scènes, neuf tranches de vie, où quatre femmes, quatre hommes et une enfant se retrouvent confrontés à l'abus de pouvoir en vigueur dans le régime totalitaire en place. Ça frise la caricature, et pourtant, le

spectateur sent bien que la vérité est là. Ces histoires, ces chroniques, sentent le vécu. Grâce au dispositif, à la fois très simple et très cinématographique – maintenir les inquisiteurs et autres tortionnaires, fussent-ils verbaux, hors champ et nous laisser face à ces gens affrontant l'inimaginable -, le film est d'une force incroyable.

C'est aussi parce que chaque acteur, isolé dans sa scène, ignorait tout de ce que tournaient les autres, que *Chroniques de Téhéran* a pu se fabriquer. Et être sélectionné au Festival de Cannes dans la section Un Certain Regard, puis dans d'autres festivals dans le monde. Puis, enfin, arriver aujourd'hui sur nos écrans. Une telle adéquation entre le fond, la forme, et la condition sine qua non pour exister, chavire. Et fait naître en nous une saine colère. *Bande à part*



A partir du 10 avril

Hors-saison

Stéphane Brizé

France / 2024 / 1h46 Avec Guillaume Canet, Alba Rohrwacher, Sharif Andoura, Marie Drucker, ...

Mathieu, un acteur de cinéma en vue, se repose sur la côte bretonne. Déprimé parce qu'il a lâché au dernier moment la pièce de théâtre dans laquelle il était engagé, il est rongé par la culpabilité et tente, peignoir sur le dos et claquettes aux pieds, de se requinquer en s'attelant sans grande conviction à son forfait thalasso "détente plus" dans un centre de la côte bretonne. Une idée de sa femme, une star du journal télévisé over-bookée qui lui sert accessoirement de coach. Alors qu'il traîne sa mélancolie en les bains de vapeur et de boue, il est contacté par Alice (Alba Rohrwacher), une femme qu'il a autrefois aimée, et quittée. La vie a passé. Mathieu est devenu une star du grand écran. Alice, pianiste, s'est mariée, a une fille, et vit des jours tranquilles dans cette ville de la côte bretonne. Ces retrouvailles les bouleversent, et les mettent face à leurs choix.

Le film est construit en contrastes : d'un côté le monde aseptisé de la thalasso, un monde sans affect, qui fait écho à la vie bien réglée, mécanique, et centrée sur l'efficacité de Mathieu, un peu vaine aussi. De l'autre, le monde d'Alice, moins paillettes, moins efficace, mais plein de surprises, qui côtoie les éléments, un océan déchaîné, des ciels chargés, mais aussi, hors saison, des rues désertes, des volets clos sur des maisons vides qui contrastent avec la douceur de sa vie familiale, intérieure, chaleureuse et apaisée.

Un monde, aussi, où l'on célèbre le mariage de deux vieilles dames au son du chant des oiseaux.

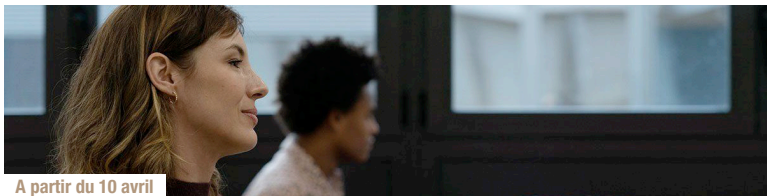
La mise en scène, déployée comme une chorégraphie, épouse par son rythme et par ses cadrages cette histoire de retrouvailles. Les plans sont plutôt larges et fixes, au début du film. Des cadres dans lesquels le personnage de Mathieu apparaît presque comme un clown à la Jacques Tati.

Puis les cadres se resserrent peu à peu sur les deux protagonistes, et leurs rapprochements, les couleurs se réchauffent, aussi. Le film alterne aussi entre comique et mélodrame, et la musique, composée par Vincent Delorme, accompagne cette mise en scène au millimètre.

Hors saison est servi par deux bons acteurs, Guillaume Canet joue un brin l'autodérision dans un rôle qui lui colle à la peau, face à Alba Rohrwacher lumineuse et bouleversante dans son personnage d'Alice, plein de sensibilité, de fantaisie et d'émotions.

Si le film, qui fait penser par moments au cinéma de Sautet, parle avant tout d'amour, de désillusions, et de choix de vie, il dessine une fois encore en arrière-plan les contours d'une société dans laquelle il n'est facile pour personne de tracer sa route sans céder aux compromissions.

FranceInfo.fr



A partir du 10 avril

Bis repetita

Émilie Noblet

France / 2024 / 1h31 Avec Louise Bourgoïn, Xavier Lacaille, Francesco Montanari, ...

Delphine est professeure de latin et, chaque année, perd une bonne part de ses élèves, ce qui risque de compromettre son poste au sein du lycée où elle travaille. Elle est tout l'inverse de ce prof de mathématiques qui ouvre le générique, avec ces lycéens motivés, dynamiques, bourrés d'énergie. Alors, pour sauver les meubles, elle met des notes proches de l'excellence, sans se soucier en réalité du contenu de ses enseignements et de la progression réelle des jeunes. Que les professeurs intéressés de découvrir les représentations de leur métier sur un écran ne s'y trompent pas, *Bis repetita* est une comédie légère conçue pour s'amuser sans se tordre le cerveau. Voilà un film sur l'Éducation nationale qui ne s'enferme pas dans un mélodrame social en dénonçant les carences du système, la baisse de niveau des élèves, et le désarroi des enseignants. Au contraire, *Bis repetita* se moque des conventions, quitte à tomber dans le grotesque, la farce potache et s'éloigner de la réalité.

Deux acteurs absolument époustouflants se donnent la voix. D'un côté, il y a Louise Bourgoïn dans la peau de cette prof tout aussi désabusée que désinvolte, qui entraîne, malgré elle, son groupe d'élèves à un concours européen de latin où l'échec est couru d'avance. En face, il y a Xavier Lacaille dans la peau d'un chercheur en langues mortes, passionné et hors sol, qui développe dans

sa thèse une pseudo théorie d'apprentissage des parlars anciens. Au milieu d'eux, les gamins se donnent le change, certes dans des rôles d'adolescents stéréotypés mais particulièrement drôles.

Bis repetita s'assume comme une œuvre légère, insouciante, où l'in vraisemblance constitue le moteur même du rire. Les personnages en font des tonnes, dans une théâtralité totale, avec des dialogues déjantés. Curieusement, grâce à la mise en scène pourtant très classique, on croit à ce concours où la professeure organise la triche afin de faire gagner ses élèves.

Émilie Noblet joue avec les codes du cinéma au risque de se perdre dans le non-sens. Elle montre combien il est difficile de faire rire, et pourtant y parvient avec brio sans tomber dans le grotesque. *Bis repetita* ne sera ni le film de l'année, mais encore moins le navet de 2024. Voilà une œuvre sincère, pétillante, où le spectateur est assuré de s'amuser. *Avoir-Allire*



A partir du 10 avril

Pas de vagues

Teddy Lussi-Modeste

France / 2024 / 1h31 Avec François Civil, Shaïn Boumedine, Toscane Duquesne, ...

Julien enseigne la littérature avec une passion qu'il espère transmettre. Mais l'étude d'un poème amoureux, un exemple maladroitement choisi pour illustrer la flatterie galante, un regard mal interprété, et tout s'écroule. Une de ses élèves porte plainte contre lui pour harcèlement. Le frère de cette dernière, petite brute jouant la carte d'un patriarcat abusif à grands coups de menaces répétées contre l'enseignant et sa sœur, veut répondre à la prétendue offense par la violence. Étrangement, l'incriminé refuse de révéler son homosexualité, qui pourtant pourrait (peut-être) l'exonérer. Quant au corps enseignant, il se divise et change progressivement de camp pour finir par laisser tomber ce collègue encombrant.

Pas de vagues pourrait être un réquisitoire contre l'inertie de l'Éducation nationale, qui abandonne à des sorts parfois tragiques des professeurs ayant juste fait leur boulot. Il pourrait aussi être le portrait réducteur de banlieues périphériques où s'exacerbent les replis identitaires. Le troisième long-métrage de Teddy Lussi-Modeste est bien plus subtil et intelligent que cela. Raconté de l'intérieur, puisque le point de départ de cette histoire est en partie autobiographique, il évite tout jugement sommaire. Et s'attache à mesurer les différents stades d'étrangement dont les protagonistes

sont victimes. Celui de Julien dissimulant son orientation sexuelle face à un milieu social qui pourrait ne pas être ouvert à cette révélation. Celui de cette adolescente perdue et confuse, déjà victime désignée de la discrimination et du regard oblique de ses camarades. Celui de son frère, danger imminent et grandissant mais que la caméra refuse de stigmatiser. Autre idée pertinente ? Montrer les répercussions de ce drame latent dans la vie intime de son héros, mais aussi la manière dont l'anxiété de Julien rejaillit sur le couple qu'il forme avec Walid et l'incompréhension désarmée de ce dernier.

Les personnages possèdent tous une face cachée, ce qui évite au récit de tomber dans la schématisation et lui confère une complexité supplémentaire – complexité sur laquelle se greffe avec intelligence une mise en scène acérée, tendue mais jamais mécanique, ainsi que l'interprétation d'une impeccable justesse de François Civil. *Le Nouvel Obs*



A partir du 10 avril

Blue giant

Yuzuru Tachikawa

Japon / 2024 / 2h / VOST

Dimanche 14 avril à 18h, projection précédée du concert de Louis Laurain. Tarif unique : 12€

Dai, jeune saxophoniste, débarque à Tokyo avec l'ambition naïve de devenir « le meilleur jazzman au monde ». Derrière l'intrigue de success story somme toute classique, cette adaptation cinématographique du manga éponyme de Shinichi Ishizuka donne vie au jazz des protagonistes avec une incroyable générosité. Si l'animation semble simpliste au cours des premières représentations du groupe instable formé par Dai, ce n'est que pour mieux retranscrire ensuite l'évolution des personnages par un crescendo formel.

Grâce à l'inventivité de sa mise en scène, Yuzuru Tachikawa offre un formidable éloge de la musique comme puissant catalyseur de l'émotion. À mesure que fleurit leur art, l'esthétique transcende le monde prosaïque pour plonger dans le tourbillon de sensations de plus en plus colorées et complexes que vivent et transmettent les trois garçons à travers leur musique. Les profondes disparités au sein de ce trio si attachant mettent chaque membre à l'épreuve avec une finesse d'écriture qui renforce l'implication dans leur parcours. La quête de réussite n'est finalement qu'un prétexte pour mettre en valeur l'amitié et le pouvoir de la musique. Comme l'affirment les jeunes musiciens, le jazz, c'est l'émotion, et la créativité déployée pour représenter cette

énergie musicale apparaît si virtuose qu'elle nous emporte dans son sillage avec une aisance étonnante. *Trois Couleurs*

Louis Laurain est un trompettiste, improvisateur et compositeur, vivant à Paris. Son travail se situe aux frontières de la musique expérimentale, de l'électro-acoustique, du jazz, des musiques traditionnelles, des arts visuels et performatifs. Tout en développant un langage original sur son instrument, il cherche, avec des projets solos ou collaboratifs, une manière innovante et personnelle de jouer et de penser la musique.

Il se produit régulièrement en solo avec un dispositif électro-acoustique pour 3 trompettes. Il est membre du quatuor berlinois DIE HOCHSTAPLER, du groupe franco-polonais LUMPEKS, du duo TDT-NDG et d'ONCEIM (orchestre de musique improvisée et expérimentale de 30 personnes). Il a effectué des tournées en Europe, en Asie, en Afrique, aux États-Unis, en Amérique du Sud et en Russie.





A partir du 10 avril

Le voyeur

Michael Powell

GB / 1960 / 1h41 / VOST Avec Karl-Heinz Böhm, Moira Shearer, Anna Massey, Maxine Audley, ...

« Une offense à la nation! », « Un film répugnant! », « Néfaste et malfaisant! » C'est, en quelques mots, l'accueil critique que reçut *Le Voyeur* lors de sa sortie au Royaume-Uni en 1960.

Sur un scénario de Leo Marks (néophyte dans le cinéma, figure importante de l'espionnage britannique pendant la seconde guerre mondiale grâce à ses talents de mathématicien et d'expert en techniques de codage), Michael Powell dresse le portrait de Mark Lewis, jeune homme incapable de vaincre les traumatismes de son enfance, et qui ne s'est jamais remis des expérimentations sur la peur que lui a fait subir son père psychiatre. Avec la caméra offerte par ce dernier, il reproduit ces expériences, se transformant en un serial killer cinéaste, équipant le pied de sa caméra d'une baïonnette et d'un miroir : ainsi, tout en les filmant, il tue des femmes, qui voient leur mort arriver et font face à leur propre terreur.

Le voyeur est un film cru, sombre et foncièrement morbide. Mais c'est également un des films les plus maîtrisés de Michael Powell, d'une beauté plastique exceptionnelle. C'est cette description – émouvante malgré l'horreur des situations – d'un cas de folie criminelle qui dérangerait sans doute le plus lors de la sortie : Powell se refuse à tout jugement moral, et éprouve même une sorte de compassion pour ce jeune homme qui finalement n'a pas les armes pour échapper à son état. Le

personnage de Mark Lewis est sans doute un des plus sulfureux de l'Histoire du cinéma, à la fois inquiétant et fascinant. Car la mise en abyme est complexe : la caméra filme le cinéaste assassin, qui filme sa victime, assistant elle-même en direct au déroulement de l'action. Le spectateur devient finalement lui-même un voyeur.

Œuvre scandaleuse, *Le Voyeur* est une réflexion inégalable sur le cinéma, les cinéastes et le pouvoir des images. « J'ai toujours pensé qu'avec *Le Voyeur* et *8 1/2* [de Federico Fellini], tout ce qu'on pouvait dire sur le cinéma était dit. *8 1/2* saisit ce qu'il y a de prestigieux et de joyeux dans la mise en scène, alors que *Le Voyeur* en montre le côté agressif, la façon dont la caméra viole. Ce sont les deux grands films qui traitent de la philosophie, du danger de la réalisation. En les étudiant, on découvre tout ce qui touche aux gens qui font des films, ou au moins à ceux qui s'expriment par le cinéma. » (Martin Scorsese in Scorsese par Scorsese.)

Considéré jusqu'alors comme un des plus grands cinéastes britanniques, Michael Powell, s'il tourna encore quelques films, ne se releva jamais vraiment du scandale déclenché par *Le Voyeur*.

festival-lumiere.org

Grilles horaires

Du 27 mars au 2 avril	Mer 27	Jeu 28	Ven 29	Sam 30	Dim 31	Lun 1	Mar 2
Bolero	13:15	16:40	18:20	14:00	<u>14:00</u>		
Comme un fils	18:45	14:50	16:30			18:10	<u>20:30</u>
O Corno	20:30	13:00	14:45	20:30	18:00	13:00	18:40
Paternel	15:20	20:45	13:00	17:00	19:50	16:30	15:00
Scandaleusement Vôtre	17:00		20:30	18:45	16:10	14:45	
Inchallah un fils		18:45					<u>16:40</u>
Dune 2				10:00		<u>20:00</u>	
L'antilope d'or, la ...				16:10	11:00	11:00	

Du 3 au 9 avril	Mer 3	Jeu 4	Ven 5	Sam 6	Dim 7	Lun 8	Mar 9
Avant-première surprise						20:30	
Chroniques de Téhéran	17:45	15:30		17:40	11:00	13:00	
Il reste encore demain	20:30	16:50		19:00	16:05		15:15
Los delincuentes			19:15	10:00		14:20	
Le viel homme et...	19:10	20:30	17:55	14:00 21:00	18:10	19:10	17:20
Une famille	16:20	19:00	16:30	16:15			20:30
O Corno			13:00		14:15		<u>18:40</u>
Paternel	13:45					17:30	<u>13:30</u>
Scandaleusement Vôtre		13:45	14:45		<u>19:30</u>		
L'antilope d'or, la ...	15:30			<u>15:20</u>			

Grilles horaires

Du 10 au 16 avril	Mer 10	Jeu 11	Ven 12	Sam 13	Dim 14	Lun 15	Mar 16
Blue Giant + concert					18:00	11:00	14:15
Bis Repetita	14:00	20:30				13:00	18:50
Hors Saison	17:20		17:40	19:00	13:00	17:10	
Le voyeur			20:45	13:00			
Pas de vagues	12:00 20:30	18:55		20:50	16:50		
Chroniques de Téhéran		15:30		17:40			
Il reste encore demain		16:50			14:50	<u>20:30</u>	
Los delincuentes			13:00				
Le viel homme et...	19:10		19:30	14:45		<u>19:10</u>	
Une famille		14:00	16:15				<u>20:30</u>
Kung Fu Panda 4	15:40			16:00	10:00	14:40	17:15
Non-non dans l'espace				11:00	11:30	16:15	16:20

Prochainement

La promesse verte, Sidonie au Japon, Le jeu de la reine, Drive away dolls, Borgo, ...

Tarifs : Plein 6,5€ | Adhérent 4,80€ (Sur présentation de la carte nominative) | Réduit 4,5€ (Mercredi toute la journée, séances avant 14h, - de 20 ans, demandeurs d'emplois, étudiants, handicapés, et films de moins d'une heure) | Tiki 4€ (- de 14 ans) | Groupe 3€ (+ de 15 pers.) Abonnements : 53€ : 10 places non nominatives ni limitées dans le temps | 48€ pour les adhérents (10 places nominatives mais non limitées dans le temps.) Adhésion : 15€ - 45€



SELECTION OFFICIELLE

tiff
FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE TORONTO 2022

CINEMA ITSAS MENDI
Cinéma indépendant
Classé Art & Essai

Labels Jeune Public, Patrimoine
& Recherche et Découverte

29, rue Bernard de Coral - 64122 Urrugne

Accès : Parkings gratuits autour du cinéma
Bus n°3 et n°43

Contacts : 05 59 24 37 45 - contact@cinema-itsasmendi.org

Le cinéma est ouvert toute l'année
et propose des séances tous les jours.

Programmation détaillée et événements sur le site
du cinéma : cinema-itsasmendi.org
et sur nos pages facebook
et Instagram.

AU CINÉMA LE 3 AVRIL